

CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LE VALENCIEN

Joan Garí

1-DÉNOMINATION, ÉTENDUE ET CARACTÉRISATION

Le terme “Valencien” sert à désigner une réalité linguistique (c’est à dire, se rapportant à un ensemble de caractéristiques que l’on peut étudier à l’abri de cette discipline) mais il s’explique surtout à partir d’un ensemble de circonstances de caractère sociolinguistique.

La différence entre ces deux instrumentes d’analyse n’est point épidermique mais substantielle: tandis que la linguistique s’occupe de ses structures (sons, mots, phrases, textes) la sociolinguistique prend soin de l’emploi des langues concrètes, des conditions d’existence de celles-ci aux respectifs contextes sociaux. C’est pour ça que l’on a souvent parlé, par rapport a cette dernière notion, de *sociologie*, et encore d’*écologie* du langage. Face au parallélisme que l’on peut établir entre la linguistique et la biologie.

Le valencien, donc, n’est pas une langue indépendante, mais certaine conjonctures de caractère sociolinguistique lui ont accordé un status remarquable dans la partie de la communauté de parlants qui considère cette variété idiomatique comme propre.

Mais si l’on met l’accent sur les caractéristiques structurales de notre objet d’étude, il faut dire que le Valencien est une variante dialectale consécutive de la langue catalane, langue appartenant au groupe de la Romania occidentale (avec le français, l’occitan, l’italien l’espagnol et le galicien-portugais), qui étend son domaine basiquement tout au long de la côte orientale de la péninsule ibérique ainsi qu’à d’autres territoires voisins.

En somme, voilà l’étendue géographique du catalan:

a) Le Principauté d'Andorre, avec 468 Km² et 37825 habitants (cens de 1980).

b) La totalité du territoire de Catalogne (correspondant aux provinces de Barcelone, Gerone, Lleida et Tarragone) avec 31.426 Km² et 6.055.026 (cens de 1983). Il faut cependant exclure de ce calcul “La Vall d'Aran”, où l'on parle une variété diatopique de l'occitan.

c) La zone nord-pyrénéenne de l'ancien Principauté de Catalogne (connue sous le nom de la Catalogne Nord) fait partie de l'état français (lequel l'a incluse dans le Département des Pyrénées Orientales) depuis 1659. Avec la capitalité à Perpignan, habitent ce territoire 330.885 habitants (cens de 1982) qui se distribuent sur 4.086 Km².

d) Le bout oriental de la région d'Aragon, tout au long d'une bande d'une largeur moyenne pas supérieure aux 20 kilomètres qui s'étend des Pyrénées jusqu'au Pays Valencien. Ce sont 4.449 Km² et 47.868 habitants (cens de 1981).

e) La plupart du Pays Valencien (sous le nom administratif de Communauté Valencienne), avec 13.612 Km² et 3.249.107 habitants (cens de 1981). Il faut cependant excepter quelques contrées de l'intérieur des provinces de Castelló et Valence, qui sont de langue castillane-aragonaise, et quelques zones de l'actuelle province d'Alacant, qui appartiennent, en général par repeuplement moderne, à l'aire linguistique castillane-manchège.

f) La totalité des Îles Baléares (Majorque, Menorque, Iviça et Formentera), avec 5.014 Km² et 685.088 habitants (cens de 1981).

g) La ville d'Alguer, commune de Sardaigne (et par conséquent sous la juridiction italienne) avec 224 Km² et 36.378 habitants (cens de 1981).

h) Le Carxe (300 Km² et 2.500 habitants) ensemble de petits villages du bout oriental de la région de Murcia.

En somme, la totalité de l'étendue et des habitants de ces territoires (lesquels sont nommés, à cause de l'homogénéité du facteur linguistique et

culturel, Pays Catalans) comptent une quantité géographique et/ou démographique supérieure à d'autres pays européens tels que l'Hollande, la Belgique, la Danemark, la Suède ou la Norvège.

Il est vrai, pourtant, que les chiffres de connaissance et emploi réel de la langue changent selon le territoire (tout compte fait des facteurs historiques et sociaux que nous verrons plus loin), avec des données qui vont de 80% de catalano-parlants dans les Îles Baléares jusqu'à 30% dans la Catalogne Nord, en passant par le 55% de la Catalogne et le Pays Valencien. Malgré cela, sa vitalité culturelle ou économique est pareille ou supérieure à celle de pays avec un état propre ou avec de volumes démographiques plus grands.

Le véhicule qui sert à unir et à articuler toutes ces zones, la langue catalane, continue à maintenir depuis l'époque de sa conformation définitive (XII-XIII siècles) une distribution territoriale pas excessivement disgrégative, appuyé sur l'existence de deux grands blocs dialectaux: le catalan oriental et le catalan occidental [voire carte 1].

Le catalan oriental s'étend tout au long de la Catalogne Nord, le territoire baléar, la ville d'Alguer et -plus ou moins- les provinces de Barcelone, Gerone et une partie de Tarragone.

Le catalan occidental, à son tour, occupe le reste de notre domaine linguistique, soulignant, à cause de ses caractéristiques spéciales, la variété valencienne.

En réalité, les différences entre le catalan de Valence et, par exemple, celui de Majorque sont, sur certains niveaux, remarquables, mais c'est au contraire entre la langue d'Alacant et d'Andorre. Ce fait met en évidence que la vraie articulation interne de cette langue ne répond pas -ce qui d'ailleurs est logique- à des réalités ou des frontières politiques, mais à des particularités structurales qui, tout en témoignant une diversité usuelle en langues avec une longue tradition derrière, corroborent leur unité. Il

faut souligner, en revenant à l'idée que nous essayons de développer au début de cet opuscule, que de toutes les variétés diatopiques de la langue catalane c'est le valencien qui a fait le plus valoir ses particularités locales. L'explication de ce phénomène, tel que nous l'avons déjà annoncé, répond à des facteurs de caractère historique et social.

Certaines données à notre portée (telles que le fait que le Siècle d'Or des lettres catalanes avait sa localisation à Valence en raison de sa splendeur renaissante ou la postérieure disgrégation des territoires catalanophones de l'ancienne Couronne d'Aragon, ce qui en affaiblit la conscience linguistique communautaire) nous permettent d'expliquer les raisons du particularisme onomastique valencien et, plus encore, l'orgueil autochtone d'un grand nombre d'habitants de l'Ancien Royaume de Valence par rapport au reste des catalanoparlants.



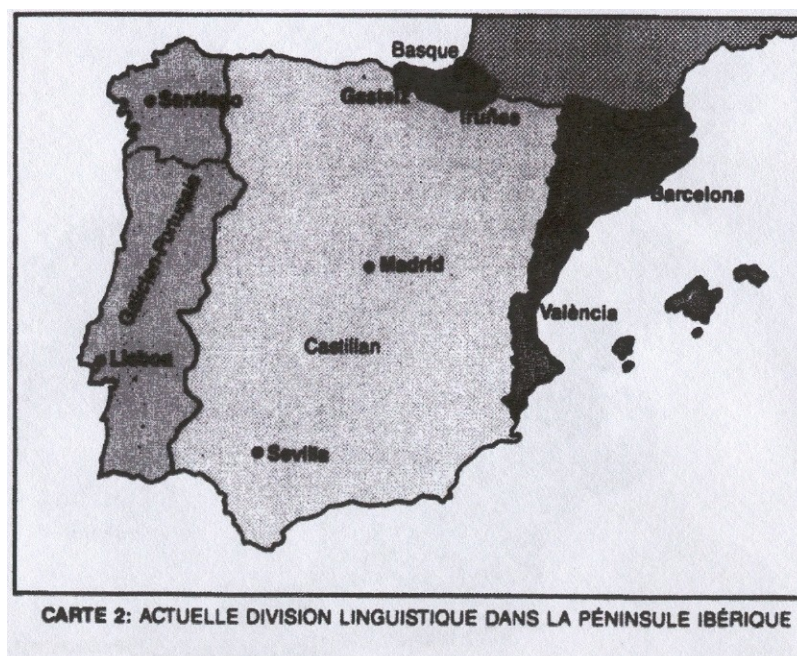
Ces sentiments, en somme, ne sont pas très différents de ceux qu'éprouvent les Flamands envers les Hollandais (tous deux grandes parlants du néerlandais), les américains du nord par rapport à l'ancienne

métropole anglaise ou beaucoup d'Hispano-Américains envers la langue de l'originare "mère patrie".

Le terme valencien, en somme, ne s'oppose pas à "catalan" -de même que "flamand", "américain" ou "mexicain" ne peuvent pas être opposés à "hollandais", "anglais" ou "espagnol"-, mais au contraire, il le complète. Le valencien, en réalité, n'est pas un *dialecte du catalan*, mais un *dialecte catalan*: le rapport qui s'établit entre eux n'est pas de subordination, mais d'interdépendance et de coparticipation.

2-ÉLÉMENTS D'HISTOIRE DE LA LANGUE

La langue catalane naît avec l'évolution du latin vulgaire propre de l'ancienne Province Tarraconienne romaine (appelée aussi Hispania Citerior), et c'est le fait qui en explique les différences avec les autres deux grandes langues de la péninsule ibérique, le castillan et le galicien-portugais (lesquels dérivent du latin de la Bétique ou Hispania Ulterior) [voir carte 2].



À vrai dire, la philologie a contemplé une longue polémique à savoir si le catalan appartient à la famille ibéro-romane (avec le reste des langues de la péninsule) ou bien peut-on la grouper avec le gallo-romane (avec le

français, l'occitan et l'italien cisalpin). La dispute, toutes comptes faites, n'est guère opérative, puisque le catalan présente les suffisants traits originaux por s'assurer son autonomie à l'intérieur de l'ensemble roman. C'est le cas de la richesse de nuances du vocalisme et la brièveté des mots (pareille à celle de l'anglais), pour ce qui est du système phonétique; la flexion pronominale et les traits de la morphologie verbale comme, par exemple, la forme périphrastique du parfait (“vaig anar”, esp. “fui”, fr, je suis allé”) dedans le système morphosyntaxique; et certaines solutions lexiques autochtones.

En tout cas, si nous avons intérêt à cataloguer le catalan en termes de familles linguistiques, il faut observer que, de même cette langue que l'occitan et le français, appartiennent au même diasystème, celui du latin gaulois (ce qui explique les remarquables ressemblances entre l'occitan et notre langue, lesquelles sont nées ensemble), bien différent du diasystème du latin hispanique, origine du portugais et l'espagnol. Cela n'empêche, cependant, que le catalan s'oriente dans la morphologie et la syntaxe vers l'Ibéro-Romania.

On ne peut pas déterminer exactement le moment où le latin se transforme en les différents langues romanes (évolution qui a dû durer des siècles), mais les documents catalans les plus primitifs que l'on a conservé sont du IX siècle, bien que ce ne sera que jusqu'à deux cents ans plus tard que quelques-uns de ces documents apparaîtront entièrement en langue catalane. Cette langue, en effet, vit ensemble avec le latin –tel qu'il arrive avec les reste des langues romanes- longtemps après que la mère du monde roman ait cessé d'exister comme langue parlée.

L'expansion géographique de la langue en dehors de sa zone d'origine, la Catalogne, reste attachée à la politique de conquête des rois dela couronne d'Aragon (connue sous ce nom malgré le poids fondamental

de cet état du Moyen Âge qui retombait sur Barcelone et non pas sur Saragosse), surtout à partir de Jacques I.

Tout en collaborant à l'expulsion des musulmans (qui avaient envahi la péninsule ibérique au VIII siècle), le dit roi catalano-aragonais conquérira le royaume arabe de Majorque (1228) et celui de Valence (1232-1245), en repandant donc la langue catalane jusqu'à ses limites les plus méridionales.

Et c'est comme ça que l'on accorda acte de naissance historique au moderne peuple valencien (et aussi au baléarien), en même temps que l'on y transplanta une langue grâce à la conquête et, surtout, à la postérieure colonisation chrétienne des anciens royaumes musulmans.

Pourquoi la variante baléaire s'intégrera dans le groupe de dialectes oriental et la variante valencienne le fera dans l'occidental reste une inconnue qui n'a pas été encore expliquée d'une façon satisfaisante, malgré l'apparence logique de l'hypothèse qui rappelle l'origine des colonisateurs comme facteur décisif au moment d'expliquer les caractéristiques des dialectes consécutifs catalans (c'est-à-dire, ceux qui ne sont pas nés directement sans domaine territorial, mais qui y ont été greffés comme un prolongement de d'autres dialectes, appelés ces derniers constitutifs).

Pour ce qui est du Pays Valencien, il faut remarquer que son incorporation à la Couronne d'Aragon fut réalisée tout en respectant la différente participation d'éléments chrétiens de la conquête. C'est comme ça que le pays prit sa forme avec un dualisme congénital en vigueur jusqu'à présent: la zone de l'intérieur –montagne et terrain sans arrosage-, repeuplée par des Aragonais (qui y établirent leur système social et leur langue) et la zone côtière (plaine et terrain d'arrosage), plus riche et plus vaste, peuplée dans la plupart des Catalans.

Avec sa configuration définitive (Aragon, Catalogne, Majorque et Valence), la Confédération catalano-aragonaise se projette sur la

Méditerranée et vit une époque de grand splendeur: aux possessions italiennes (la Sicilie, Naples) elle va bientôt ajouter certains territoires de la Grèce et de la Turquie (XIV siècle), tout en déployant un ensemble remarquable de consulats au long des côtes méditerranéennes, ce qui souligne la vitalité commerciale de la Couronne.

Du point de vue interne, par ailleurs, la coexistence, qui n'est pas sans problèmes, des cultures chrétienne, arabe et juive nous aide à expliquer l'apparition des personnages essentiels dans cette époque, tels que le valencien Arnau de Vilanova (l'un des noms qui excellent le plus dans l'histoire de la pharmacopée) et, surtout, Ramon Llull (Ville de Majorque, 1233-1316), considéré, lui, le créateur de la langue littéraire catalane et un philosophe et écrivain qui continue à attirer l'attention préférente de spécialistes de tout le monde.

Ramon Llull, en effet, ajoute à l'oeuvre naturelle du temps et de l'évolution les produits de son intelligence exceptionnelle: si à la fin du XIII siècle la structure phonologique du catalan était presque identique à celle de la langue moderne, l'oeuvre encyclopédique de Llull construit une morphologie et une syntaxe mures, en même temps qu'il enrichit la langue avec sa facilité surprenante pour la création de mots.

La langue catalane, donc, naît aux emplois les plus soignés avec un niveau probablement inouï dans le reste des langues européennes. Le modèle linguistique lullien, d'ailleurs, n'allait pas mourir avec son créateur: il serait plutôt élevé au rang de "langue standard" ou "koïné" par un instrument bureaucratique de grande importance pendant l'époque médiévale: la Chancellerie.

La Chancellerie de la Couronne d'Aragon était un bureau chargé de copier et transmettre des documents royaux et des dignitaires nobles ou ecclésiastiques. Existant depuis le XIII siècle, ses fonctions se sont augmentés avec l'introduction du charge de "protonotaire" (1335), qui

s'occupait des aspects le plus formels de la documentation: un authentique styliste au service de la bureaucratie nobiliaire.

Dans les mains de la Chancellerie, la langue catalane apparaît, au long du Moyen-Âge, comme la plus unifiée de toutes les langues romanes. D'ailleurs, les nouveautés culturelles provenant d'autres pays européens sont rapidement saisies par cette institution (c'est le cas de la poésie des troubadours ou de l'Humanisme italien), devenue un centre culturel avec des caractéristiques semblables à celles des monastères du haut Moyen-Âge.

La force culturelle, commerciale et politique se firent sentir, peut-être plus qu'à nulle part de la Couronne, sur les terres valenciennes. Transformée après la conquête en "terre de promission" pour les colons chrétiens, Valence vit en peu d'années une transformation qui la mènerait à devenir, au XV siècle, la ville la plus dynamique et remarquable de la confédération, et pas seulement par des raisons culturelles ou mercantiles: l'Italien Bandello fit remarquer que "in tutta Catalogna non è più lasciva ed amorosa città".

Le protagonisme valencien, cependant, contribue à faire affleurer les particularités locales: d'un côté, le Royaume de Valence est plus enclin que les autres pays catalanophones à l'influence de la Castille (avec qui ils partagent une longue frontière); d'autre part, la conscience de la singularité valencienne au sein de la Couronne provoque les premiers témoignages d'orgueil autochtone.

À cette époque, en effet, apparaît documentée pour la première fois l'expression "langue valencienne" en bouche habituellement d'auteurs du Pays Valencien. Mais pas toujours: ce n'est pas rare de trouver en cul-de-lampes de livres imprimés ces années-là, la dénomination "langue valencienne" dans un ouvrage sorti des imprimeries de Catalogne, et "langue catalane" dans un produit de l'imprimerie valencienne. Si nous y

ajoutons l'inexistence de différences morphologiques, syntaxiques ou lexiques entre ces oeuvres de langues "différentes", nous pouvons conclure que l'on se trouve devant une précoce expression de la tentative valencienne d'exprimer son originalité.

Si le XV siècle, comme on verra par la suite, c'est le Siècle d'Or de la littérature catalane, c'est aussi une époque de grande crise à la Couronne: aux implications locales du dénommé Schisme d'Occident, il faut ajouter des problèmes internes tels que la mort du roi Martin l'Humain sans descendance (1410). L'élection de son successeur Ferdinand, candidat de la dynastie castillane de Trastámara, ouvra (avec le dénommé "Compromís de Casp", 1412) une période de crise larvée qui n'en ferait pas voir toutes les conséquences jusqu'au siècle suivant.

En 1479 se produit l'Union Dynastique d'Aragon et Castille, acte avec lequel ce dernier royaume (le plus vaste et, militairement, le plus puissant de la péninsule) couronne (avec l'exception du royaume maure de Grenade, qui sera conquis l'année 1492) son rêve d'unification péninsulaire.

La Couronne d'Aragon conserve, malgré l'unification, des pouvoirs pour l'auto-gouvernement, mais on est d'accord à mettre en rapport cette union avec le reste des causes qui produisent la décadence de la société et la culture catalanes à partir du XVI siècle.

Et c'est ainsi qu'il s'est produit: la splendeur des années cinq cents devint de manière surprenante, avec le changement de siècle, décrépitude culturelle et manque d'opérative sociopolitique, à cause d'une suite de facteurs de différente grandeur.

Tout d'abord, il faut citer la disparition de la Cour des terres catalanes, ainsi que l'existence de conflits internes tels que la guerre civile à Catalogne (1462-1472) et le commencement de la révolte des "agermanats" (frères d'armes) à Valence (1519) et à Majorque (1521), ce

qui produira la défaite des secteurs bourgeois et le durcissement des positions féodales de l'aristocratie.

En second lieu nous devons faire attention au fait que la Couronne d'Aragon était un état "officiellement" plurilingue: le catalan et l'aragonais vivaient ensemble avec le latin pour les usages cultes, tandis que la population mauresque (héritière des anciens dominateurs musulmans) continuait à employer exclusivement l'arabe et que les Juifs faisaient la même chose avec l'hébreu (tout en restreignant l'usage de cette langue à certaines pratiques habituellement à caractère religieux). Étant donné que l'aragonais achevait à cette époque son "intégration" dans l'espagnol comme un autre de ses dialectes, il est évident que la mode castillane qui va s'implanter au XVI siècle entre les classes seigneurales comptait sur un élément naturel qui y aidait.

En troisième lieu il faut considérer des raisons économiques, telles que le déplacement de l'axe commercial de la Méditerranée à l'Atlantique à cause de la découverte de l'Amérique, la prohibition à la Couronne d'Aragon d'établir le commerce avec le Nouveau Monde (privilège réservé à la Castille) ou, encore, l'expulsion des Juifs (1492), d'abord, et celles des mauresques (1610), plus tard. En plus de l'esprit intégriste que révèlent ces actions induites par la Cour de Madrid, il faut tenir en compte que la deuxième de ces expulsions dictées supposa en concret pour le Royaume de Valence la perte entre un 22% et un 30% de ses habitants, la plupart d'entre eux consacrés aux travaux agricoles.

Finalement, on doit se rappeler que les XVI et XVII siècles sont les plus resplendissants de la langue et la culture espagnoles: il n'y a aucun risque à penser que la bonance de la patrie de Cervantes incitera -indirectement- la faiblesse des autres cultures péninsulaires.

Quels que soient les motifs, à partir de 1500 et pendant plus de trois siècles la société de l'ancienne confédération catalano-aragonaise vit une période de prostration culturelle de dimensions remarquables.

Pour ce qui est de la langue catalane, cette longue période fait possible que le processus de fragmentation dialectale, qui venait de commencer, prospère au même rythme que la conscience communautaire des royaumes catalanophones de l'ancienne Couronne d'Aragon (Catalogne, Majorque et Valence) se dilue.

Tout au long des XVI, XVII et XVIII siècles, donc, la communauté catalane se désagrège, et se renforcent les trois variétés "politico-diatopiques" de la langue: la valencienne, la majorquine et la catalane "stricte" (c'est-à-dire la propre au Principauté de Catalogne). Le débranchement entre ses territoires dans la pas moins décadente Espagne de la dinastie Autrichienne) et la dispartition d'instruments comme la Chancellerie affaiblissent la langue et la rendent propice à l'influence de la *langue de l'empire*: L'espagnol.

Si le valencien, concrètement, avait conservé grand nombre de traits provenant de l'arabe (comme en témoignent, sans aller plus loin, des toponimes comme "Benidorm" ou "Benicàssim"), en même temps qu'il vecut ensemble avec l'aragonais depuis le moment de la conquête, à présent sera l'influence castillane le facteur le plus décisif pour la caractérisation moderne du véhicule linguistique majoritaire entre les Valenciens. En effet, c'est l'interférence castillane, surtout, la responsable des singularités les plus évidentes du valencien à l'intérieur du diasystème linguistique catalan, et c'est pour ça que lorsque cette interférence n'était pas encore agissante (Moyen-Âge), ces particularités étaient pratiquement inexistantes.

La grisaille culturelle, pourtant, n'eut pas toujours les espérables parallélismes dans d'autres aires de la société: la ruine de la Castille au

XVII siècle, par exemple, est épargnée à Catalogne et à Valence grâce à un système monétaire et fiscal assaini. Du point de vue politique, malgré cela, la chance des pays de parler catalan semblait décidée: si l'interventionnisme castillan dans les affaires propres avait déjà produit la Révolte des "Segadors" (faucheurs) catalans (1640-1659) dont la défaite comporta la cession de la Catalogne Nord à France, la Castille ne va jamais pardonner les territoires de l'ancienne Couronne d'Aragon qui se levèrent en armes contre la prétention de couronner Philippe d'Anjou (petit-fils du despotique Louis XIV de France) comme roi d'Espagne.

L'affrontement entre la Castille et les autres royaumes dans la dénommée guerre de Succession eut des conséquences désastreuses pour notre communauté: les forces du candidat autochtone, Charles d'Autriche, furent vaincues par Philippe de Bourbon. Celui-ci, en représailles par le support offert à l'Autrichien, dicta après la guerre (qui s'étend entre 1704 et 1714) les dénommés "Decrets de Nova Planta" (Décrets de Nouvelle Constitution), qui supprimaient les institutions d'autogouvernement catalano-valenciennes et interdisaient l'emploi officiel de la langue catalane. Au cas concret du Pays Valencien, en plus, on lui prohibait l'usage du droit privé propre.

L'état bourbonien, avec des modèles importés de France, instaure un ordre progressif tendant à annihiler le catalan au moyen d'une persécution de tout usage publique transcendent. Cette politique ne va pas changer, plutôt va-t-elle s'accroître au XIX siècle, avec l'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie libérale espagnole, qui tend à culminer le bannissement de la langue de toutes les sphères de la vie sociale (l'école, l'église, la judicature,...). L'année 1896, au comble du délire interdictionniste, on établit la défense de parler en catalan par téléphone (sic).

La détérioration de la culture autochtone s'arrête, enfin, avec l'avènement de la Renaissance. Reçoit ce nom un mouvement socio-

culturel qui revendique à nouveau les éléments communs entre Valence, Majorque et Catalogne et les présente avec une conscience différentielle par rapport à d'autres cultures. Ce phénomène va se matérialiser d'une façon progressivement dynamique au long du XIX siècle.

Le sort de la Renaissance, cependant, est différent aux différents lieux: tandis qu'à Catalogne elle coïncide avec l'industrialisation de l'ancien Principauté et doit son succès à la politisation qu'y imprègnent ses éléments les plus dynamiques, à Valence elle retombe sur les mains de la bourgeoisie foncière, épouvantée devant la possibilité que la langue récupérée puisse servir à quelque chose d'autre que la composition de vers. C'est ainsi qu'un mouvement pareil, avec d'identiques bases doctrinales favorise au premier cas les commencements de l'authentique renaissance en plénitude d'une société et d'une culture, tandis qu'au deuxième cas il devient un emballage formel inopérant et pris au piège de ses contradictions internes.

Apparue en même temps que le Romantisme se répandait sur l'Europe (il est évident que l'exaltation romantique des langues et des cultures nationales a influé sur les origines du phénomène dont on parle), la Renaissance eut la vertu de rendre à la langue catalane un certain status public, même que ce ne soit que sur le terrain littéraire. À Catalogne, tel que nous l'avons dit, on ne s'est pas contenté avec ça: à la fin du XIX siècle l'État espagnol s'était montré incapable de résoudre les graves problèmes sociaux qu'il subissait depuis quelques siècles. La bourgeoisie catalane, la plus entrepreneuruse et culte de la péninsule, décida qu'il fallait opter pour des sorties strictement individuelles. Le désastre de 1898 (où l'Espagne perd les dernières colonies transatlantiques: Cuba, Puerto Rico et Philippines) contribue à convaincre définitivement les indécis: c'est alors que l'on accorde acte de naissance au moderne nationalisme catalan, qui va

baser ses fondements doctrinaux sur la défense de la langue et la culture propres.

Au XX siècle, par conséquent, la revendication linguistique et nationaliste sont comme face et pile d'une même monnaie. À Catalogne, cette conjoncture favorable explique que la création de l'actuelle normative de la langue catalane, conçue par Pompeu Fabra (1868-1948), ait une rapide diffusion et acceptation sociale. Même le Pays Valencien et les Baléares (où la revendication nationale –à cause de l'échec de la Renaissance- n'inspirait qu'à des segments minoritaires de la population) assument les régulations pour la langue commune issues de Barcelone.

L'oeuvre de régulation normative de Pompeu Fabra mérite d'être mesurée dans ses justes termes: cet ingénieur, devenu linguiste à cause de l'amour que sa langue lui inspirait, mène au bout, en peu d'années et avec peu de moyens, une tâche codificatrice semblable à celle que menèrent à bout langues telles que l'espagnol ou le français pendant l'époque de l'illustration (contemporaine de la période de déclin de la culture catalane). Tout en coïncidant d'une façon surprenante avec les thèses (inconnues pour lui) du dénommé Cercle de Prague, Fabra c'est le représentant catalan d'une génération de pénétrants empiristes Européens, parmi lesquels il faudrait citer Meyer-Lübke, Saussure, Mathesius ou Jaspersen. Le succès de sa proposition d'une normative valable pour Catalans, Valenciens et Majorquins, enfin, se basa sur la solidité de ses patrons linguistiques et le respect scrupuleux envers les différences et les singularités dialectales (cela est tellement vrai qu'il ne serait pas exagéré d'affirmer que l'actuelle forme graphique de la langue catalane répond davantage à la phonétique valencienne, par exemple, que non pas à la barcelonienne).

La somme de tous ces efforts rend finalement ses fruits: l'année 1932, au milieu de la II République Espagnole, est promulgué le Statut d'Autonomie de Catalogne, qui contemple la coofficialité du catalan et du

castillan dans les quatre provinces catalanes. L'éclatement de la Guerre Civile (1936), cependant, enfonce le rêve d'un retour à la plénitude pour notre langue: le soulèvement militaire appuyé par les cercles plus conservateurs de la société espagnole (méfiants devant les revendications ouvrières et les demandes d'autodétermination de la part des nationalistes de la périphérie de l'État), empêche dans un premier moment, la promulgation d'un projeté Statut d'Autonomie pour le Pays Valencien. La victoire des soulevés contre le gouvernement démocratique, avec le général africaniste Francisco Franco à la tête, suppose l'instauration d'un régime autoritaire de caractère fasciste (1939), dont une des premières mesures chez nous est d'interdire l'usage de la langue catalane.

Toutes les réussites pendant les années antérieures à la dictature de Franco s'évanouissent: pendant presque quatre décades, le catalan n'est toléré qu'à l'intimité ou en certaines et bien contrôlées expressions publiques, comme par exemple, le secteur des éditions ou de la discographie. Absent des moyens de communication de masses, de l'école et du reste des institutions de la vie sociale, la revendication linguistique survit dans les cercles d'opposition au franquisme. Les efforts de ce régime pour introduire l'Espagne (un pays avec des structures économiques pratiquement féodales) dans un système capitaliste produisent indirectement un renforcement de l'infrastructure industrielle de la Catalogne ou le Pays Basque, avec la naturelle intensification du conflit linguistique national.

Le Pays Valencien et les Îles Baléares, territoires d'économie basiquement agricole, éprouvent aussi un processus accéléré de modernisation: au premier cas, le pays accède au mode de production industrielle et bénéficie du phénomène du tourisme. Pour ce qui est des Baléares, il faut tenir en compte que le boom touristique devient un centre

social qui continue à être interprété surtout du point de vue des règles rurales.

La mort du dictateur (1975) et le subséquent processus de transition pacifique à la démocratie aboutira à la restitution des droits linguistiques des cultures non-castillanes de l'État espagnol, avec le retour, sous certaine façon, à la situation existante avant la guerre civil. Cependant la langue catalane se trouve maintenant devant des défis inédits alors, comme par exemple, l'assimilation d'intenses vagues d'immigrants attirés par le bien-être économique aux pays catalanophones ou le conflit ("institutionnalisé" pendant les dernières années) avec la langue officielle de l'État.

3-ÉLÉMENTS D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

À différence de ce qui fut habituel dans le reste de littératures romanes, nos premiers témoins littéraires ne sont pas d'épique versifiée, mais de l'oeuvre en prose du déjà nommé Ramon Llull. Cela est dû, sans doute, à deux raisons de différente dimension: d'un côté c'est très possible qu'il existait, à cette époque, une épique catalane parallèle au poème du *Mio Cid* castillan et la *Chanson de Roland* française, mais il ne nous sont arrivés que des fragments en prose dans les différentes chroniques. D'un autre côté, il est évident que le génie de Llull a le mérite de produire la naissance de la littérature catalane avec une qualité extraordinaire.

Parmi les plus de trois cents oeuvres de Llull conservées il n'y en a qu'une partie de contenu littéraire. Ce n'est pas étonnant: l'homme qui fit possible cette quantité énorme de matériel écrit ne se considéra jamais, lui-même, un écrivain, mais un penseur et propagandiste au service de la foi chrétienne qui commença sa tâche herculéenne après une opportune apparition de Jésuschrist. Cependant, la grandeur de Llull narrateur c'est de difficile comparaison à l'époque (il n'y a que Chrétien de Troyes, considéré le premier romancier moderne, qui puisse lui être comparé) et la grande

originalité de son système philosophique généra des influences qui arrivent à G.W. Leibniz ou Henri Bergson.

Chez Ramon Llull, dit-on, se rassemblent l'écrivain, le martyr du Christ, l'alchimiste et le père de la combinatoire occidentale, et ce n'est pas risqué d'affirmer qu'il accomplit le rôle de catalysateur d'un fonds commun aux différentes cultures de la Méditerranée.

Les prosistes postérieurs au génie majorquin n'atteignent pas sa grandeur, mais ils possèdent des mérites propres et indubitables: à part des différents auteurs (dont deux rois) qui firent la rédaction d'intéressantes Chroniques à caractère historiographique, il faut remarquer le grand nombre de prosistes religieux du XIV siècle, parmi lesquels excellent le Géronien Francesc Eiximenis, le Valencien Saint Vicent Ferrer et le Majorquin Anselm Turmeda.

Quant à la poésie, on doit faire constater que ce genre vivra jusqu'au XV siècle (où Ausiàs Marc fit éclater la "révolution linguistique" consistant à rédiger les vers exclusivement en langue catalane) sous l'influence du troubadorisme originé à l'Occitanie. Voilà la raison par laquelle les poètes de notre littérature haut-médiévale écrivirent en occitan ou (c'est le cas par exemple de Jordi de Sant Jordi) dans un catalan tout à fait occitanisé, produit exclusivement de la mode littéraire qui, en plus de la Couronne d'Aragon, affecta d'autres cours européennes.

L'avènement du XV siècle, comme nous savons, origina la période la plus resplandissante des lettres catalanes. À Valence, un ensemble d'écrivains de différent air mais à identique couche sociale (la classe nobiliaire) fut le protagoniste le plus grandiose de l'histoire culturelle locale:

—Le poète Ausiàs Marc s'applique à écrire un ouvrage lyrique impressionnant sur la contradiction entre l'amour charnel et l'espirituel, avec le thème de la mort et l'obsession religieuse au fond.

—Le chevalier Joanot Martorell rédige les 487 chapitres de *Tirant lo Blanc*, oeuvre pionnière du roman européen moderne, considéré par Miguel de Cervantès “le meilleur livre du monde” et évalué dans les justes termes par M. Vargas Llosa, qui la caractérise comme “roman total” et en souligne les connexions avec la narrative du XIX siècle (Balzac, Dickens, Tolstoï) et les “rupturistes” du XX siècle (Joyce, Faulkner).

—Le médecin Jaume Roig écrit *L’Espill* (Le Miroir), une feroce diatribe misogyne qui n’est pas sans humour et avec des qualités souvent cachées par le fait de sa forme en vers tétrasyllabes. Cette satire contre les femmes serait contestée, semble-t-il, par la *Vita Christi* d’Isabel de Villena, une abbesse clarisse qui inaugura le féminisme littéraire hispanique avec cette “Vie de Jesuchrist” racontée du point de vue féminin.

—L’aristocrate Joan Roís de Corella, finalement, fournit un modèle littéraire très culte (avec une grande influence de l’Humanisme italien) autant en prose qu’en vers, avec lequel il mène à son sommet la dénommée “valenciana prosa” (prose valencienne).

Cependant ce dernier auteur ferme, avec sa mort (1497), le Siècle d’Or de la littérature catalane. Après Roís de Corella, en effet, la culture catalane autochtone entre en hibernation (les causes de cette hibernation ont été analysées au paragraphe antérieur) seulement cassé par l’avènement de la Renaissance.

La poésie et la prose en catalan disparaissent de la production culte (mais ce n’est pas comme ça dans la populaire, où elles conservent une vigueur exceptionnelle), qui se fait dans sa plupart en castillan. Le théâtre ne se voit si radicalement affecté à cause, tout simplement, du manque d’importance globale qu’il avait dans nos lettres médiévales (avec des exceptions logiques, telles que l’anonyme *Mystère d’Elx*, déclaré Patrimoine de l’Humanité à cause de ses valeurs culturelles et historiques).

Visitée par le Baroque (XVII siècle) et le Néo-Classicisme (XVIII siècle) sans le pouvoir offrir auteurs d'une grande taille, la littérature catalane reprendra son itinéraire normal avec le double essor du Romantisme et, surtout la Renaissance (XIX siècle). Seulement à Catalogne les auteurs issus en cette étape trouvent un contexte propice pour de nouvelles ambitions littéraires. Et c'est comme ça que le genre de la rime a en Jacint Verdaguer le créateur du moderne langage poétique catalan, le roman à son tour, trouve chez Narcís Oller un adaptateur méritoire des courants réalistes et naturalistes alors à la mode un peu partout dans l'Europe; et la scène, enfin, arrive avec la figure d'Àngel Guimerà au premier grand dramaturge de notre littérature.

Au Pays Valencien, par contre, toute la splendeur du Siècle d'Or semble être devenue quelques cendres d'où il est difficile tirer de nouvelles flammes. Il ne s'agit pas de manque de noms intéressants: le patricien conservateur Teodor Llorente, par exemple, mène au bout une oeuvre limitée en plusieurs sens mais avec des connexions avec le reste d'auteurs du domaine linguistique et qui n'est pas sans mérite local.

Malgré cela, la vision patrimonialiste que cet influent auteur eut de la Renaissance valencien se trouve à l'origine de l'échec de ce mouvement dans l'ancien Royaume de Valence. De cet échec en témoigne l'attitude d'écrivains comme Vicente Blasco Ibáñez ou José Martínez Ruiz (celui-ci connu sous le pseudonyme d'"Azorín"), qui ont préféré employer le castillan comme véhicule littéraire plutôt que de suivre les règles imposées par le patriarche Llorente.

La production en langue catalane, en tout cas, a recommencé en quantités remarquables. Dans la Catalogne, pendant les dernières années du XIX siècle se déposent les sédiments réussites de la Renaissance (qui a son épiphénomène littéraire et social le plus symptomatique dans les dénommées "Jeux Floraux", concours poétique réalisé totalement en langue

catalane à Barcelone et en valencien et castillan à Valence), bien que le triomphe définitif de l'idée motrice –la modernisation et l'accès à une nouvelle plénitude de la langue et de la culture autochtones- n'en sera réalisée qu'avec les deux mouvements esthético-sociaux suivants: le modernisme et le "noucentisme" (Mouvement du Neuf Cents).

Le modernisme, en fait, devient une période (dernière décennie du XIX siècle et le premier du XXe) où toutes les forces sociales, économiques et culturelles de Catalogne s'orientent vers l'auto-gouvernement (dont la première pierre s'obtient en 1914, avec la constitution de la Communauté de Catalogne). En termes littéraires le correspondant catalan de l'"art nouveau" français et le "modern style" britannique a donné des figures importantes (tel que le poète et prestigieux périodiste Joan Maragall), mais ce sont les arts plastiques qui génèrent les représentants les plus authentiques du mouvement: ce n'est pas par hasard que l'homme universel Antoni Gaudí est un architecte.

Quant au mouvement du Neuf Cents ("noucentisme"), phénomène idéologique qui commencera à homogénéiser la culture catalane à partir de l'année 1906, il ne faut pas penser –malgré les opinions de ses membres- qu'il représente une manière d'antimodernisme: en réalité tous les deux courants se basent sur l'idéologie de la Renaissance (modernisation et plénitude de la langue et de la culture catalane) et en supposent successifs et qualitativement supérieurs stades. Le "neufcentisme", cependant, part de la poussée conservatrice tellement à la mode dans l'Europe de l'entredeuxguerres et, dans des termes strictement esthétiques, d'un certain essor antiromantique avec, d'autre part, des concomitances continentales.

Verbalisé par le philosophe et essayiste Eugeni d'Ors, le neufcentisme agit en contact serré avec les forces sociales qui construisent les principales institutions propres à la Catalogne (en 1907, par exemple, est créé l'Institut d'Études Catalans, dont la Section Philologique agira à

partir de ce moment comme une autorité maximale en ce qui concerne la langue catalane), en même temps que, du point de vue littéraire revendique une esthétique classiciste, d'accord avec le processus d'irréalisation qui subissait l'oeuvre artistique pendant cette période de l'histoire culturelle européenne.

Quoi que l'avènement de la dictature de Primo de Rivera (entre 1923 et 1929) achève avec l'ascendant public le plus évident du neufcentisme, l'influence de ce mouvement ne finira pas et, en fait, il va passer à constituer possiblement l'apportation la plus originale de la culture catalane de ce siècle.

Les années qui précèdent la Guerre Espagnole sont, malgré les noirs présages observables dans la vie sociale, une période fructifère pour la littérature catalane: c'est l'époque de la coexistence d'auteurs vieux qui avaient commencé leur production pendant l'époque dorée du neufcentisme (bien qu'on ne doive pas les cataloguer d'une façon simpliste, à partir de l'idéologie de ce mouvement) avec d'autres plus jeunes. Parmi les premiers il y a, pour n'en pas citer que les plus importants, le polygraphe aristocrate Josep Maria de Segarra (dramaturge à grand succès et poète aux resonances populaires), le poète et helléniste Carles Riba et le diplomate et aussi versificateur Josep Carner. Parmi les deuxièmes, il faut souligner le périodiste Josep Pla (auteur de l'oeuvre la plus vaste écrite en catalan au XX siècle) et les poètes d'inspiration avant-gardiste Joan Salvat-Papasseit et Josep Vicenç Foix (camarades esthétiques du personnage le plus connu internationalement de l'avant-gardisme catalan, le peintre Salvador Dalí).

La guerre, en tout cas, achève avec la Plate-Forme sociale qui permettait l'activité de ce groupe notable de créateurs. L'affrontement armé et son tragique résultat (1939: instauration en Espagne d'un régime de caractère fasciste) supposent ipso facto le silence ou l'exil pour les auteurs en catalan, sans aucune sympathie pour les nouvelles autorités à

conséquence de leurs écrits dans une langue différente de l'espagnol. Cette conjoncture, cependant, suppose inopinément la création de deux des plus importants apports catalans à la poésie européenne contemporaine: *Elegies de Bierville*, de Carles Riba et *Nabí* de Josep Carner, toutes les deux écrites à l'exil et publiées clandestinement à la Barcelone de l'après-guerre civil.

L'après-guerre, bien sûr, implique un silence momentanément pour la littérature catalane, qui doit faire recours à la clandestinité pour en assurer la continuité. À partir de 1945, malgré cela, la défaite des fascismes italien et allemand oblige le régime de Franco à adoucir les mesures répressives. À partir de ce moment, on reprend lentement la continuité culturelle et littéraire. Peu à peu la voix des exilés qui ont choisi le retour à la patrie bâillonnée (c'est le cas de Carles Riba, devenu vite un symbole de la reprise) s'ajoute aux auteurs nouveaux qui, malgré les restrictions et les interdictions de toute sorte, feront connaître leur œuvre.

Deux de ces auteurs plus jeunes, Salvador Espriu et Pere Quart (pseudonyme de Joan Oliver) développent une lyrique très personnelle et d'une grande projection publique, en même temps qu'ils s'intéressent aussi par le théâtre et la narrative. D'accord avec l'évolution générale des littératures hispaniques, les deux auteurs inaugurent en catalan le dénommé "réalisme social", un courant littéraire majoritaire qui s'impose pendant la décennie des 60 grâce à ses fondements idéologiques de caractère antifranquiste. En ce qui concerne Salvador Espriu, pourtant, sa transcendance littéraire (comparable à celle d'un T.S. Eliot en langue anglaise) va s'imposer au-dessus d'esthétiques concrètes, tout compte fait de la hauteur atteinte par sa narrative, ses pièces dramatiques ou ses vers, constitués par une forme "encyclopédique" semblable à celle des créations, les plus permanentes de la littérature universelle, comme par exemple *La Divine Comédie* de Dante.

En ce qui concerne la narrative, il faut remarquer que c'est pendant ces années qu'on voit apparaître l'oeuvre des plus grands romanciers catalans modernes: Mercè Rodoreda (dont le roman le plus important, *La Place du Diamant*, a été copieusement traduit) et Llorenç Villalonga (créateur d'un mythe aux résonances proustiennes: celui de *Bearn* ou la fin de l'aristocratie majorquine). De façon pareille, entre le Mexique –où s'exilia après la guerre civil- et la Catalogne se développa l'oeuvre de Pere Calders, maître du récit court et précurseur du "réalisme magique" hispano-américain.

C'est comme ça qu'on arriva aux années 70. Épuisées les formules politico-culturelles du réalisme, une nouvelle génération fera son apparition, influencée par les valeurs individualistes et l'esthétique néoromantique favorisée, au monde occidental, par la culture *pop*. Les nouveaux auteurs, d'ailleurs, vivront l'arrivée de la démocratie et, par conséquent, la fin des restrictions les plus dures contre la langue catalane.

La liberté, bien sûr, oxygène notre littérature et permet une plus grande diffusion –à l'école, aux mass media...- de ses auteurs. Ce sera, en outre, un grand moment pour les groupes théâtraux, autant pour les plus vieux ("Els Joglars", "Els Comediants") que pour les plus jeunes ("Dagoll Dagom", "La Fura dels Baus"), tous excellant par leur originalité et maîtrise scénique (que ce soit sur des lieux traditionnels ou, le plus souvent, dans la rue ou aux lieux les plus insoupçonnés). L'édition en catalan, qui n'a pas cessé de croître depuis les années 50, va se stabiliser de nos jours environ 4.000 titres chaque année, chiffre très notable pour une culture moniritaire.

Finalement, le Pays Valencien a aussi vécu une nouvelle époque dorée seulement comparable à la splendeur du XV siècle: aux années 70, le précédant d'auteurs comme l'essayiste Joan Fuster ou le poète Vicent Andrés Estellés, ainsi que la popularité atteinte par des chanteurs comme

Raimon (l'un des noms qui excellent le plus dans la "Nova Cançó" – [*Nouvelle Chanson*], ensemble de chanteurs-auteurs en catalan nés sous l'influence des chansonniers français et devenus, avec le temps, des symboles combatifs de la culture catalane) permet le passage d'un groupe notable de créateurs qui essaient la normalité après beaucoup d'années de silence.

Supportée l'épreuve de feu qu'a supposée la dictature, la littérature en langue catalane vit à présent une époque d'éclecticisme (comme le reste des littératures occidentales), où cohabitent des esthétiques différentes (qui peuvent aller de la vision narrative la plus orthodoxe d'un Baltasar Porcel à l'écriture urbaine de Quim Monzó, tout en passant par les innombrables cultivateurs des différents modèles romanesques, comme le genre noir) sans que cela empêche, plutôt au contraire, que le niveau atteint par beaucoup de ses auteurs leur rend digne du mérite d'une projection internationale qui, à cause de la condition minoritaire et politiquement subsidiaire de notre culture, ne s'atteint souvent.

4-LA SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE ACTUELLE

Le cadre légal qui détermine le statut des différentes langues péninsulaires se trouve réglé à l'article 3 de l'actuelle Constitution espagnole (en vigueur depuis 1978), dont voici la rédaction:

"1-Le castillan est la langue espagnole officielle de l'État. Tous les espagnols sont obligés de la connaître et ils ont le droit de l'employer.

2-Les autres langues espagnoles seront aussi officielles aux respectives Communautés autonomes d'accord avec leur statuts.

3-La richesse des différentes modalités linguistiques d'Espagne c'est un patrimoine culturel qui sera objet de spécial respect et protection."

D'après cela, la seule langue officielle dans tout le territoire de l'État c'est la castillane ou espagnole, tandis que les autres langues le sont

seulement dans leurs propres domaines linguistiques. De même, les citoyens parlant catalan, galicien ou basque ont le droit de parler ces langues, mais de ce droit on ne peut pas déduire aucune obligation. Au contraire, ces citoyens sont obligés de connaître le castillan, de même que les reste des habitants de l'Espagne.

A partir de la considération précédente, il est évident que le modèle de planification linguistique choisi par les législateurs espagnols s'éloigne du cas belge ou suisse (pour ne mettre que deux exemples européens paradigmatiques) et préfère, devant la possibilité d'accorder à chaque langue un statut territorial plein, une solution qui, sous la prétension de garantir les droits linguistiques individuels, ne bénéficie que la langue majoritaire face aux minoritaires.

Si nous considérons qu'un citoyen espagnol sur quatre a comme première langue (ou langue maternelle) une langue différent du castillan et que 39% des espagnols vit dans des Communautés Autonomes (équivalent local des "states" américains, les "départements" français ou les "Länder" allemands) bilingues, il est évident que la législation espagnole ne s'adapte pas à la réalité linguistique, car elle bénéficie de manière excessive le castillan. À cette situation s'ajoute le fait que, constitutionnellement, l'Espagne est considérée une nation (et non, comme elle est en réalité, un état plurinational) et, bien qu'il y ait sur les papiers une égalité entre les différentes nationalités ou régions qui forment cette nation, dans la pratique l'élément castillan prédomine d'une manière évidente sur les autres composants historiques de l'État Espagnol.

En tout cas, les différents pays –ou "communautés autonomes" catalanophones ont réglées aux Statuts (la plus grande ordonnance légale autochtone) promulgués par les Cours Générales de l'État la situation et l'influence de la langue catalane.

-Quant à la Catalogne, son Statut (1979) reconnaît que “la langue propre de Catalogne est le catalan” (art. 3), qui partage l’officialité avec le castillan dans ce territoire. Le développement juridique du droit à la connaissance et à l’usage du catalan à Catalogne se réalise au moyen de la “Loi de Normalisation Linguistique” (1983), laquelle fait une mention spéciale au parler de la Vall d’Aran, dialecte occitan.

-Pour ce qui est du valencien, notre Statut (1982) établit: “Les deux langues officielles de la Communauté Autonome sont le valencien et le castillan. Tout le monde a le droit de les connaître et de les employer” (art. 7). On peut donc observer, que l’on fait référence à la langue valencienne avec sa dénomination locale, sans citer celle qui fait rapport à l’ensemble du domaine linguistique (“langue catalane”). D’ailleurs, on ne reconnaît pas le statut de langue propre pour le valencien (malgré sa reconnaissance dans la “Loi d’usage et enseignement du valencien” –1983- qui parle de “la langue historique et propre de notre peuple”).

Ce différent traitement par rapport à celui qu’on observe dans le cas de Catalogne se doit, à part l’existence à Valence de territoires historiquement castillano-parlants, aux conditionnements politiques qui ont protagonisé la rédaction des respectifs Statuts: tandis qu’à Catalogne cela a été le résultat de l’opinion unanime des forces politiques et d’une opinion publique à caractère nationaliste (“catalaniste”), au Pays Valencien ce fut le fruit d’un précaire accord entre des forces et d’opinions diverses, qui bouscولاient entre les partidaires de resserrer les liens avec les autres territoires culturellement frères (minoritaires et vaincus) et les localistes outrés, parfois indifférents ou même radicalement contraires à la récupération et à la dignification du valencien (majoritaires).

Le consensus, étonnement, affecta aussi le nom du pays: tout en acceptant la dénomination historique (“Royaume de Valence”) et aussi la plus moderne de caractère géographique et politique (“Pays Valencien”), le Statut créait un nouveau coronyme, de caractère administratif: “Communauté Valencienne”.

-Aux îles Baléares, le Statut d’Autonomie n’est pas arrivé jusqu’à l’année 1983 mais l’on y reconnaît le statut de langue propre pour la langue catalane.

Dans le reste du territoire où l’on parle catalan (voir la 1e partie), que ce soit à l’intérieur de l’État espagnol ou ailleurs, on n’accepte pas l’officialité, malgré que dans le cas de la Catalogne française, par exemple, différentes dispositions légales (la “Loi Deixonne” de 1951 ou une circulaire du Ministère d’Instruction Publique l’année 1982) en réglementent sa participation dans les programmes écoliers.

À partir des données antérieures, il faut conclure que la situation du catalan-valencien reste subsidiaire par rapport au castillan-espagnol, car quoique toutes les deux modalités linguistiques sont officielles, la deuxième, étant la seule langue dont on peut exiger la connaissance au citoyen, est plus *officiel* que la première.

Les conséquences de cette prééminence du castillan en dedans et en dehors des territoires de parler catalan sont diverses. Un exemple: L’État espagnol favorise à l’extérieur le castillan mais non pas les autres langues, ou bien il dédie les apports économiques de la Communauté européenne pour la diffusion des langues des pays membres au bénéfice exclusif de la langue de Madrid.

C’est pour ça que, outre les efforts consacrés à l’intérieur pour raffermir la situation de la langue catalane devant les problèmes quotidiens (changement de langue des parlants pour considérer plus utile et prestigieux le castillan, assimilation de la population immigrée, extension

de l'enseignement dans la langue propre, création des moyens de communication en catalan [il existe déjà cinq chaînes de télévision qui emploient cette langue d'une façon totale ou partielle: TVE-2, TV3, Canal 33, Canal 9 et Punt 2], ...) politiciens de différente assignation partidiste ont lutté pour obtenir la reconnaissance de la C.E. pour l'une des langues historiques de l'Europe. Ces efforts se sont traduits, pour le moment, dans la déclaration qui, avec une écrasante majorité, le Parlement Européen a fait le 11-12-90, en reconnaissant que la langue catalane c'est "une partie du patrimoine commun des Européens" et à ce titre sera employé par les institutions communautaires.

De cette façon, ce Parlement accordait un statut intermédiaire entre celui qui possèdent ses langues de travail habituel et celui des langues européennes minoritaires qui ne jouissent pas de la santé et la force sociale et culturelle de notre langue.

Pour en finir, il faut dire que, à conséquence du conflit posé avec le castillan dans l'État espagnol (ou avec le français dans la Catalogne Nord), la langue catalane doit faire face à l'extension du processus de normalisation linguistique (notamment avancé en Catalogne, vacillant aux cas valencien et baléar et presque inexistant au Roussillon) et aussi la nécessité de se munir d'un standard qui établisse la cohésion de ses trois grandes variétés modernes de notre langue (barcelonien, valencien et majorquin), utilisées à présent avec une certaine autonomie, d'accord avec les conditionnements socio-politiques.

5-LA PROJECTION INTERNATIONALE DE LA LANGUE CATALANE

Au mois de mai 1986, à l'occasion du II Congrès International de la Langue Catalane (le premier eut lieu en 1906), cent conférenciers étrangers ont fait des conférences en catalan au même nombre de villes de notre domaine linguistique. Ce fait –digne possiblement du Guinness- mettait en

évidence à ce moment la vigueur et l'intérêt que les études sur cette langue éveillent un peu partout.

En réalité les pionniers à favoriser l'introduction de l'étude et l'enseignement de la langue et de la littérature catalanes aux universités étrangères ont été Edgar Allison Peers (La Grande Bretagne) et Josephine de Boer (États Unis), lesquels ont fait les premiers pas il y a soixante ans.

Fruit de cet intérêt ont été les différentes associations que l'on a créées à cet effet, parmi lesquelles ressortent: l'*Anglo-Catalan Society* (fondée en 1954), l'*Association Internationale de Langue et Culture Catalanes* (1968), la *North American Catalan Society* (1973), l'*Associazione Italiana di Studi Catalani* (1977), le *Deutscher Katalanistenverband* (1983) ou la récente *Association Française des Catalanistes* (1990). La plupart de ces sociétés éditent des publications (telles que la *Catalan Review* de la NACS ou la *Zeitschrift für Katalanistik* del DKV) ou bien elles organisent es congrès périodiques (dont les plus ambitieux sont ceux de l'AILC) où les catalanophiles de différente provenance se réunissent pour partager les recherches réalisées dans le champ de la catalanistique.

Dans le domaine de l'enseignement, il faut dire qu'à ce moment il y a 126 centres internationaux où l'on peut étudier le catalan: 88 universités, 16 maisons catalanes à l'étranger, 10 écoles officielles et des écoles privées et 12 centres publics de formation d'adultes. Produit de cette réalité c'est la récente convocation pour la première fois du "Certificat International de Catalan", délivré en mai 1990 aux villes de Bruxelles, Frankfurt, Lyon et Perpignan.

À part, bien sûr, du territoire de parler catalan, les pays où il y a un plus grand nombre d'universités où l'on puisse poursuivre des études de cette langue sont l'Allemagne (avec 18 universités), la Grande-Bretagne (14), les États-Unis (14), l'Espagne (9), et la France (7); il y a en plus des

centres universitaires en Argentine, Belgique, Canada, Hollande, Hongrie, Italie, Jugoslavie, Portugal, Roumanie, Suède, Suisse et la Russie.

Mais ce ne sont pas seulement les centres universitaires qui répandent la présence universelle de notre langue: Une grande importance ont aussi les dénommés “casals” ou rassemblements constitués par les émigrants catalans des différents pays. Fondés les premiers en Amérique pendant le XIX siècle, en 1990 il y en avait 88 de ce type. De bons exemples en sont le “Casal” des Pays Catalans de Toronto (Canada), le “Casal” de Catalogne en Buenos Aires (Argentine), le “Casal” Catalan de Bruxelles (Belgique) ou le “Casal” de Catalogne de Paris (France).

Pour ce qui est de l’Allemagne, où les études catalans ont toujours éveillé un grand intérêt, il faut remarquer la tâche du Bureau Catalan de Frankfurt, créé en 1988 par l’Association Germano-Catalane (DKG, ancienne dénomination du présent DKV) et devenue un dynamique instrument de diffusion d’initiatives culturelles de toute sorte.

Finalement, on a, en état de matérialisation très avancé, le projet d’un Institut International (qui possiblement portera le nom de “Tirant lo Blanc”) de promotion et diffusion de la langue et la culture de la Catalogne, le Pays Valencien et les Îles Baléares.

Quant à la diffusion de la littérature catalane dans le reste de l’Europe et au-delà de nos frontières, le bilan est hétérogène: on a édité récemment en langue anglaise quelques classiques indispensables, tels que le *Tirant lo Blanc* (New York 1984; ISBN: 0-446-32584-8) ou quelques *Selected Poems* d’Ausiàs Marc, volumes I (Valence, 1986; ISBN: 84-900-44-60-2) et II (Valence, 1989; ISBN: 84-600-7279-7).

“Tirant lo Blanc”, le classique le plus emblématique des lettres catalanes (dont on a célébré le 500 anniversaire de la première édition en 1990), a été un grand succès aux kiosques de New York (de même dans l’édition de luxe qu’en “paperback”) et ce fait a déterminé les derniers

projets de traduction dans des langues comme le chinois, le suédois, le finnois, le français ou l'allemand.

Cependant, le classique le plus traduit de notre littérature c'est, avec différence, Ramon Llull. Son *Llibre d'amic e amat*, par exemple, a été traduit plusieurs fois en français, l'une d'elles par le poète Max Jacob (*Livre de l'Amie et de l'Aimée*, Paris, 1919) et Armand Llinarès a versé dans la langue de Molière la plupart des grands romans lulliens. En anglais a été E. Allison Peers le premier à répandre l'oeuvre du créateur de la langue littéraire catalane: *The Book of the Lover and the Beloved*, 1923; *The Tree of Love*, 1926; *Blanquerna*, 1926; *The Book of the Beasts*, 1927. En Allemagne, finalement, ça a été le "Raimundus Lullus Institut" (fondé en 1957 et siégé à l'Université de Friburg) le plus remarquable dans l'édition de l'oeuvre (latine) de Llull.

La chance des versions des oeuvres de la littérature catalane est inégale puisque, à part les exemples cités (relatifs à classiques médiévaux), la plupart des traductions que l'on peut trouver aux librairies internationales sont d'auteurs récents.

C'est bien le cas du supertraduit roman de Mercè Rodoreda "La Place du Diamant" (qui avait été traduit en 12 langues –parmi lesquelles l'anglais américain et le britannique, le russe, l'espagnol et le français- en 1987), un authentique classique de la narrative contemporaine. En plus, il y a des traductions faites ou en projet d'auteurs vivants, que ce soit individuellement (comme le *Dictionnaire pour oisifs* de Joan Fuster qui sera publié par l'éditorial britannique Sheffield Academic Books en 1991) ou en faisant partie d'antologies (comme le récit "Le cant de jeunesse", de Montserrat Roig inclu dans l'ensemble *Frauen in Spanien*, publié par Deutscher Taschenbuchverlag à Munich en 1949, ou aussi l'antologie de 20 poètes catalans contemporains qui, en versions de Wang Tangle (traducteur du *Tirant*), sera édité en chinois avant 1992).

De toute façon, une bonne voie pour accéder à des traductions de grands auteurs de la littérature catalane contemporaine est la consulte de quelques revues édités par les sociétés catalanophiles de tout le monde. Ainsi la *Catalan Review*, par exemple, a introduit jusqu'à présent dans ses numéros, à côté d'études en catalan et anglais, des traductions dans la langue de Shakespeare de textes de J.V. Foix, Miquel Martí i Pol, Maria Mercè Marçal, Francesc Parcerisas, Marta Pessarrodona, Joan Salvat-Papasseit, Quim Monzó, Gabriel Ferrater et Vicent Andrés Estellés.

Toutes comptes faites, la présence internationale de la langue et la culture de Catalogne, le Pays Valencien et les Îles Baléares est remarquable, bien que l'on peut augmenter clairement, chose qui, sans doute, sera faite dans les prochaines années par les efforts autochtones dans ce sens (création de l'*Institut Tirant*) et par l'intérêt éveillé à ce propos par une partie du nombre croissant d'Européens et membres d'autres nationalités intéressés par la réalité catalane.

La chance future de la langue catalane (et, par conséquent, du valencien, le majorquin et d'autres variantes socio-diatopiques de la langue) reste attachée, en définitive, à la volonté de ses parlants et aussi, de plus en plus, au rôle que, en Europe, aient à jouer les langues nationales appartenant à des cultures minoritaires, certaines d'entre elles si intrinséquement connectées à l'histoire de notre continent, comme c'est le cas, en plus du catalan, de la plupart des langues des pays de l'Est.

[GARÍ, JOAN. *El que cal saber sobre el valencià*. Borriana. Agrupació Borrianenca de Cultura. 1991. 131 (58-79)].

